

Dignité

Antoine de Torrenté

Asmara, Erythrée. Le bus grimpe les quelques lacets creusés dans la terre rouge et bordés de lourds agaves. Sur la colline, dominant la ville presque invisible dans la brume du matin et les fumées des diesels mal réglés, l'hôpital Haz Haz, l'hôpital pour pauvres. Ils sont là depuis quatre ou cinq heures du matin, assis sur les longs bancs de la cour, d'autres à même le sol. Le spectacle paraît serein: le soleil, les superbes buissons d'hibiscus; peu de bruit malgré le monde; les minces silhouettes des femmes drapées de coton blanc côtoient les hommes souvent vêtus à l'euro-péenne. Peu d'enfants, surtout des tout petits, nichés sur le dos de leur mère.

Aujourd'hui, au programme des étudiants de troisième année, visite dans le service médecine où chacun se verra attribuer un patient qu'il devra interroger, examiner et présenter. Du vrai, du bon enseignement au lit du malade.

Mais, sitôt passé le seuil de la première «chambre», le choc. D'abord l'odeur, fade, douceuse, si dense qu'on a l'impression d'y être immergé. Puis les mouches, innombrables, qui n'épargnent ni les visages, ni les restes d'aliments échoués dans les tables de nuit, ni les petits pots en plastique bleu vif cachés sous les lits dans

lesquels les malades se soulagent. Les murs s'écaillent, les fenêtres presque toutes brisées. Les draps sont souvent marbrés de grosses taches brunes, batiks incongrus, dont on n'ose deviner l'origine. Dans les couvertures froissées apportées par les familles, les patients attendent doucement l'arrivée d'un infirmier, rarement d'un médecin. Notre présence et celle des étudiants illumine leur journée. Une cour des miracles: tuberculose miliaire, méningites, cirrhose en anasarque, coma urémique, lymphome, endocardite, diarrhées infectieuses, pneumonies et SIDA omniprésents.

Et là, pour le nanté que je suis, s'impose avec force l'attitude que j'ai de moins en moins rencontrée dans nos hôpitaux brillants de propreté et envahis de technologie sophistiquée: la dignité. Tous ces patients et leurs familles projettent l'image d'une immense acceptation devant la maladie qui les frappe. Pas un cri, pas une récrimination, pas un accès de révolte devant le mauvais sort qui les accable. Une femme aide son mari à boire une tasse de lait, lui si faible que cet effort lui est impossible. Une fillette, qui manque l'école, nettoie la table de nuit de sa mère cachectique, ancienne soldate de la guerre contre l'Éthiopie, revenue du front avec le SIDA et une tuberculose pulmonaire ...

Mais d'où leur vient, à tous ces gens, cette incroyable sérénité? Je n'en sais rien. C'est notre culture, me dira un des étudiants ... Pourtant, tous ces malades ne se résignent pas. Ils se battent, veulent guérir, infiniment reconnaissants de l'attention qu'on leur porte: un battement de paupière, un sourire, un hochement de tête. La frugalité extrême de leur quotidien rend noble tous ces gens.

Je crains que notre monde gavé de tout, et même de l'excès, soit en train de perdre cette noblesse. Que de plaintes et d'indignation pour un repas jugé trop tiède, une attente un peu longue aux urgences. Bien sûr, il faudrait améliorer Haz Haz, nettoyer les sols, repeindre les murs, améliorer l'hygiène. Il faudrait si peu ...

L'apologie de la misère n'est pas mon fait. Mais l'image de ces frêles patients faisant face à la maladie avec un courage et une dignité superbes m'accompagnera pour toujours. Que faire pour leur ressembler?

